

LA PENSÉE SOUFIE
d'après l'enseignement de
HAZRAT INAYAT

EDITORIAL

Dans un livre qui a fait quelque bruit cette saison : " Les Suicides ", M. Jean Baechler écrit qu'à son avis, parmi les raisons qui poussent à cet acte extrême les individus qu'il étudie, il y a une angoissante incertitude sur leur identité. " Cette incertitude - nous dit-il - peut porter non-seulement sur la question banale : qui suis-je? mais surtout sur une autre, moins banale et plus angoissante : quelles forces obscures et latentes mon inconscient recèle-t-il? Si la santé physique est le silence des organes, la santé mentale est le silence de l'inconscient. Il est possible que certains sujets nourrissent des doutes sur le silence durable de leur inconscient et éprouvent une angoisse anticipée devant ce qu'il proférera lorsqu'il se sera mis à parler".

Ces réflexions m'ont paru intéressantes. Mais je me demande si elles ne concernent, en réalité, que les candidats suicidants. Je me demande si maint individu n'a pas, à un moment ou à un autre de sa vie, l'expérience de voir s'ouvrir devant ses yeux surpris et choqués la trappe quelque peu grouillante d'un inconscient - son propre inconscient - dans l'heureuse ignorance duquel il vivait jusque là paisible et respectable. Pour parler un langage plus direct: je me demande si tel ou tel de nos concitoyens, ou à l'occasion tel ou tel d'entre nous, devant un acte qu'il ne s'explique pas, une impulsion qui l'étonne de sa part, ou faisant simplement un retour sur lui-même, ne prend pas brutalement conscience de ce qu'on appelle une motivation profonde, qui le surprend et l'inquiète, lui qui se croyait quelqu'un de si "bien"!

Pour n'effaroucher personne, j'avancerai un exemple anodin. Imaginons qu'en nous promenant, nous voyions un garnement en train de cogner sur un petit enfant sans défense, qui, pauvre innocent, ne comprend pas et s'affole devant cette démonstration de méchanceté gratuite. Notre premier mouvement, notre mouvement instinctif n'est-il pas d'attraper le garnement et de lui flanquer une paire de gifles? Mais voilà qu'un vieux Sage, passant par hasard en ces lieux arrête notre bras justicier et paisiblement nous demande: " Pour-

quoi fais-tu cela?" Sur cent redresseurs de tort ainsi interrompus dans le noble exercice de leur fonction (si je puis dire) quatre-vingt-dix-neuf et demi répondront sans doute: " Qu'on ne peut pas laisser faire une chose pareille sans réagir", ou "Qu'il mérite une bonne leçon", ou toute autre réponse de ce genre. Mais peut-être le demi restant se gratterat-il la tête et se demandera-t-il: "Tiens, c'est vrai, au fait, pourquoi ai-je ainsi répondu au mal par le mal? Et répondu instinctivement et sans réfléchir. Car dans ma révolte, j'ai bel et bien désiré que le garnement souffre à son tour, qu' il " le sente passer", comme on dit et si par hasard je lui avait fait plus de mal qu'il n'en a fait lui-même à sa victime, je me dirais : "c'est bien fait pour lui, il l'a bien mérité" et me sentirais probablement justifié. C'était donc une impulsion irréfléchie, un véritable réflexe dont j'ai été l'instrument passif. Il n'y a en réalité aucun motif noble dans ma conduite. Le motif noble, je l'ai inventé après coup, pour me justifier à mes propres yeux".

Ainsi, peut-être, agissons-nous cent fois par semaine, en instruments aveugles de réflexes inconscients. Et à la cent unième, ou à la cent millième fois, notre conscience - le Vieux Sage - ouvre soudain un oeil critique sur les moeurs étranges de ce bipède inconnu, sauvage entre les sauvages, et qui est nous-même.

On comprend qu'une telle découverte puisse être choquante et même traumatisante pour une âme sensible. Découvrir un fleuve de boue sous le tapis du salon ressemble à un cauchemar. Le cauchemar pourtant est vécu par certains êtres et il peut nous arriver de le vivre. Et c'est un cauchemar vécu à l'état de veille, donc irrévocable. On comprend donc le naufrage qui attend plus d'une parmi ces âmes.

Voilà des propos pessimistes, dira-t-on, pour une publication qui se veut " Soufie ", qui prétend en d'autres termes nous apporter quelque lumière et nous aider à nourrir quelque espérance dans une époque déjà suffisamment noire. Mais le Soufisme est n'importe quoi sauf un opium. Et pour en revenir à ce mal particulier dont on a parlé plus haut, je dirai qu'on ne guérit pas un mal en le méconnaissant, encore moins en l'endormant, mais en lui appliquant un remède approprié après avoir fait un diagnostic exact.

Beaucoup de nos lecteurs habituels ne se sentiront peut-être pas concernés par ces questions. Qu'ils veuillent bien alors excuser ce qui précède et nous garder cependant leur attention pour ce qui va suivre.

Il existe un remède sur lequel Hazrat Inayat, après tant d'autres, a insisté. Un remède à la fois très simple et très ancien, aussi ancien peut-être que le premier homme allant à la rencontre de son Dieu. Mais comme tous les exercices si profondément vrais de la culture spirituelle, plus il paraît simple, plus ardue est son application et plus d'efforts persistants il réclame. Il consiste en ceci: devant chaque circonstance de notre vie, à essayer de voir, de saisir le meilleur; et en chaque personne à qui nous avons à faire, à essayer de nous adresser à son côté le plus favorable. Cela a l'air simple? Essayons. Nous nous rendrons compte que les obstacles commencent. D'abord nous aurons peur de passer pour naïfs, de jouer le rôle d'imbéciles, non seulement aux yeux du monde, mais devant nos propres yeux; de nous laisser bernier par la vie et tromper par les autres. Puis peu à peu, nous nous rendrons compte qu'il ne nous est pas demandé d'être aveugles ni d'abandonner toute attitude combattive. Nous pouvons voir les divers côtés d'une personne, en négliger d'aucuns, être sur nos gardes vis-à-vis de certains autres côtés, enfin tâcher d'entrer en rapport avec le meilleur. Nous nous rendrons compte ainsi que les avantages retirés de cette manière de faire compensent de beaucoup les pertes que nous pouvons en éprouver: la perte est matérielle et transitoire, l'avantage, spirituel et impérissable. Pour celui qui est réellement ouvert à ces choses, la différence n'est pas mince. Et puis nous aurons à nous vaincre nous-mêmes, à museler notre esprit critique et malveillant, notre esprit pessimiste, égoïste, dressé à toujours voir le point faible d'un autre, le côté désavantageux d'une circonstance, la mauvaise part d'une chose.

Ainsi, en développant en nous cette pratique, et avec le temps, nous finirons à enlever tout pouvoir, tout venin au côté défavorable de notre nature, à cette meute de terreurs, de pulsions agressives, d'orgueils accumulés, meute toujours sur le qui-vive, tapie dans les cavernes pleines d'ombre de notre coeur et toujours prête à tout saccager à tout dévorer dans notre vie si nous n'y prenons pas garde.

Faute d'avoir pratiqué à temps cet exercice essentiel, plus d'un chercheur de Vérité a dû passer par des expériences pénibles et a souffert bien des détours.

Dante, tout au début de La Divine Comédie, nous raconte comment, se mettant en route tard dans sa vie pour gravir ce sommet d'où l'on découvre enfin la Vérité, il trouva son chemin barré par trois bêtes fabuleuses. C'étaient un léopard au séduisant pelage, image de toutes les vanités qui nous leurrent sur nous-mêmes; un lion menaçant pris pour toutes nos méchancetés, nos impulsions agressives, pour les colères

qui nous aveuglent au point que nous commettons parfois beaucoup de mal, un mal qui nous épouvante lorsque nous redevenons lucides; enfin une louve affamée, image de tous nos désirs avides, insatiables. Dante, trouvant ainsi barré le chemin direct eut à faire un détour immense et douloureux par l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis avant d'être admis à contempler cette Vérité qu'il cherchait. Il dut faire connaissance avec cette part de nous-mêmes qui est d'habitude voilée à nos yeux, dont nous n'avons pas conscience, ce qu'on appelle aujourd'hui le subconscient et l'inconscient, qui comporte des domaines très vastes qui sont comme des mondes et qui abritent beaucoup plus de choses encore que ce que la psychanalyse y a découvert. C'est au travers de ces mondes que Dante dut trouver son chemin. Et encore eût-il la fortune de prendre pour guide après l'avoir rencontré, l'esprit de Virgile, l'un des poètes inspirés de l'antiquité. Car sans guide, qui ne s'y perdrait?

La composition de ce 51ème Numéro de La Pensée Soufie, qui reprend après un an d'interruption (ce dont nous nous excusons ici; nous tâcherons d'avoir plus de régularité désormais) , comporte:

Une conférence de Hazrat Inayat intitulée " La Philosophie de la Résurrection", qui jette, sur ce que l'on peut prendre seulement pour un dogme, la lumière d'une expérience directe.

Le premier des "Propos" de Chiragh. Nous avons pensé en effet que ces Propos, définis par leur auteur comme roulant sur " l'art et la manière de vivre la vie intérieure dans la société d'aujourd'hui, pour les femmes et les hommes de ce temps, laïcs en cette partie du monde", pourraient intéresser nos lecteurs.

Enfin nous continuons, en pages jaunes, la publication (si instructive pour beaucoup d'entre nous) de "la Voie de l'Initiation et l'Etat de Disciple" de Hazrat Inayat.

LA PHILOSOPHIE DE LA RESURRECTION

par

Hazrat Inayat Khan

C'est non seulement dans la Bible que nous trouvons le mot " Résurrection ", mais aussi dans le Coran et d' autres Ecritures. Ce qui est vrai devient faux quand on le comprend mal, et même le faux devient vrai quand on le comprend bien.

L'histoire suivante expliquera quelque peu le sens du mot résurrection.

Il y avait une fois un roi qui désirait voir son fils faire l'expérience de tous les aspects de la vie; pour cette raison, il le tint dans l'ignorance du fait qu'il était prince. Il lui fit construire un palais à sept étages. Le rez-de-chaussée était très simple et clair. Chaque étage était un peu plus décoré que le précédent jusqu'à ce qu' on atteigne le septième. Celui-là était des plus magnifiquement meublé, et de toutes façons digne de l'habitation d'un roi. Le petit prince fut placé au rez-de-chaussée pour y vivre avec ses gouvernantes et ses serviteurs. Il y vécut heureux et content durant plusieurs années. Lorsqu'il grandit, il devint curieux et demanda s'il y avait quelque chose à voir dans les autres étages de la maison. Les serviteurs répliquèrent qu' il y avait six autres étages et qu'il avait la liberté d' y aller voir. On lui dit aussi qu'il pouvait y accéder au moyen de l'ascenseur. Le jeune homme entra, mais il eut soin de ne pas lâcher la corde de l'ascenseur, voulant être sûr de pouvoir redescendre au rez-de-chaussée qui lui était si familier. De cette façon il explora tous les sept étages. Le père avait décidé qu'il ne porterait pas le titre de Dauphin tant qu'il n'aurait pû monter seul et visiter le palais qui , après tout, était sien.

Voici l'interprétation de l'histoire: les sept étages sont les sept plans d'existence, et sont nôtres par droit d'héritage. Nous sommes placés au rez-de-chaussée (la terre) parce que nous avons là un travail qu'il nous faut accomplir. Le plus important travail que nous ayons à faire dans la vie est d'avoir soin de tous les sept étages. Le Maître Jésus-Christ passa par les sept plans et donna le commandement: "Soyez parfaits, comme mon Père, au Ciel, est parfait" . Cet état de perfection est le passage de l'état limité à l'état illimité d'existence. L'ascenseur est le souffle et quand notre corps physique passe à l'étage suivant et perd

la tenue du souffle, c'est sa mort. A vrai dire, à travers la mort, l'âme monte librement dans les plus hauts plans d'existence et c'est là le sens de la résurrection.

Il y a deux aspects à la résurrection, le négatif et le réel. La résurrection négative a lieu lorsque, dans l'ascenseur (au moyen du souffle), nous passons aux plus hauts plans d'existence en nous tenant à la corde (le corps physique) et en revenons de nouveau vers le rez-de-chaussée (la terre). C'est ce que veulent dire les mots du Coran: " meurs avant la mort ". Les Soufis enseignent cette résurrection négative ; elle est l'objet de toute la vie contemplative qu'ils mènent ; Elle éloigne la crainte de la mort et celle-ci devient: " le pont qui unit l'ami à l'Ami ".

Lorsque Jésus-Christ passa de la terre, il laissa pour toujours Son corps physique et ce fut Sa résurrection positive.

Quand nous sommes endormis et que nous rêvons, nous laissons notre corps physique et vivons durant ce temps dans notre corps plus subtil. Le corps plus subtil est une réplique de notre corps physique; les deux corps ont reçu l'empreinte l'un de l'autre et sont exactement semblables. Cela résout une question à savoir comment Jésus put apparaître à Ses disciples en ce qu'ils croyaient être Son corps physique. Il leur avait promis qu'Il reviendrait, et ce fut leur ardent désir et leur dévotion aimante qui créa Sa présence.

Tout cet univers fut créé par le pouvoir de l'esprit. Ce pouvoir est en chacun de nous et notre pouvoir de créer est en proportion de l'ardeur et de la réalité de nos désirs. Ce fut le cas des fidèles disciples; leur amour et leur désir ardent créèrent la présence de leur Seigneur.

PROPOS
de
CHIRAGH

A toutes les âmes hésitantes qui ont compris la réalité et la valeur de l'idéal spirituel, mais qui n'osent.

LIMINAIRE

La vie spirituelle a ses choryphées. La tradition de n'importe quelle race aussi bien que l'histoire de toutes les religions nous offrent de grandes figures de mystiques, de saints et de maîtres, devant lesquels chaque âme sensible, chaque esprit tant soit peu éveillé ne peut que poser son front dans la poussière. Saint François d'Assise ou Sainte Thérèse d'Avila, Abdul Kadr Jilani, Ramakrishna, Inayat Khan ou Ramana Maharshi, ou encore Sri Aurobindo (pour ne parler que de ceux qui sont passés de ce monde) nous montrent une stature qui nous semble sans commune mesure avec la nôtre. Voilà, nous disons-nous, des héros qui ont montré tous les courages, été jusqu'au bout de tous les héroïsmes, prouvé à leurs frères humains les plus hautes formes de la bénévolence et de l'amour; qui, de plus, ouvraient à ceux qui les approchaient - et par le magnétisme de leur seule présence - la voie cachée des connaissances supra-sensibles, soulevés qu'ils étaient au dessus de la conditions humaine par une inspiration et une force divines. Voilà des sortes de géants qui s'avancent en droite ligne dans leur destinée, qui marchent d'un pas assuré vers leur but, tout obstacle renversé d'avance par une espèce de détermination et de volonté vraiment surhumaines...

Oui, eh bien, si telle est la vie spirituelle, qu'irions-nous y faire, nous autres pauvres pécheurs?

Et si quand même, par excès d'enthousiasme ou de jeunesse ou par aveuglement nous nous lançons dans l'aventure, tôt ou tard nous finirons par comprendre qu'à poursuivre un modèle hors mesure le plus bel enthousiasme s'époumonne, la volonté la plus tendue se fige en grimaces et le discernement - s'il est resté lucide - ne peut que nous renvoyer l'image dérisoire d'un singe minable et nain qui s'essouffle vainement à tirer du fourreau l'épée du guerrier.

Or la vie spirituelle est impossible sans enthousiasme; elle s'échappe des mains de celui qui est crispé, elle laisse à sa propre petitesse celui qui s'hypnotise devant son image.

Or, l'avouerais-je? la constatation candide, en mon âge mûr, que la vie spirituelle a aussi ses petits rôles et même ses figurants, m'a causé une très grande joie. La découverte que l'on peut mener sans avoir de grands dons, ni même de talents, tout en vivant une vie de tous les jours des plus médiocres, et à l'arrière-plan de cette vie, une recherche intérieure authentiquement fructifiante m'a comblé de soulagement, et j'ose l'avouer, d'un sentiment de gratitude et de bénédiction.

Ce n'est pas là une découverte bien neuve, dira-t-on. Et l'on dira peut-être aussi qu'elle témoigne de la part de son auteur d'une bonne dose de naïveté. Était-ce donc la peine de prendre la plume pour nous asséner des truismes?

Sans doute, peut-être, j'en conviens...

Mais qui a passé des lustres de son existence à louvoyer péniblement vers un but qu'il voyait tremblotter dans la lointain, tantôt masqué, tantôt bien présent (et avec quelles rechutes, quels repentirs, quels méandres!) celui-là finit peut-être aussi par glaner quelque expérience et par accéder à quelques vérités de première main.

Et j'ai assez souvent ressenti, par exemple dans ces périodes noires où l'on s'enlise lourdement dans l'ornière, cette impulsion fraternelle qui vous saisit et vous pousse en avant à la lecture de tel ou tel livre écrit, sinon par un saint, du moins par un esprit sincère et qui parlait d'expérience, pour tenter à mon tour de jeter ma corde à qui voudra s'en servir. Je dirai même que ces lectures m'ont parfois mieux éclairé dans mes efforts que celles de Maîtres authentiques, éminents, mais trop grands, et qui par là planent trop au-dessus de nos misérables difficultés quotidiennes.

En somme étant moi-même un médiocre (je n'y mets aucune nuance péjorative), c'est pour mes semblables que je veux écrire et pour que la conscience de cette médiocrité ne nous soit pas un obstacle mais un encouragement.

Ces propos viendront sans plan bien établi, comme le hasard, les rencontres, les occasions les feront naître, mais ils garderont toujours un oeil sur l'art et la manière de vivre la vie intérieure dans la société d'aujourd'hui, pour les femmes et les hommes de ce temps, laïcs en cette partie du monde. Et ils s'efforceront de garder la simplicité de ton qui sied à la position de leur auteur aussi bien qu'à l'audience à laquelle il aspire.

1. DE LA GRACE DU LIBRE-ARBITRE ET DU COMMENCEMENT DU VOYAGE

Ce n'est pas certes, en théologiens ni en métaphysiciens que nous pourrions aborder cette question de la grâce lorsqu'elle se posera à nous dans son acuité. Et Dieu sait si elle se pose parfois de façon critique, à telle ou telle croisée des chemins de notre vie.

Par exemple nous voici désarmés devant les conséquences de nos actes, de nos défauts, de nos erreurs. Désolés, humiliés devant l'évidence de nos manquements sans nombre à l'idéal de vie que nous nous étions fixés; et non seulement à cet idéal, mais aussi à la morale la plus courante; nous voici coléreux, jaloux, intolérants à la moindre opinion qui heurte la nôtre, égoïstement intéressés par un gain même petit, ou bien cachant nos turpitudes minables et nos suspectes attirances sous le manteau mal joint de notre vertu. Ah! comment pourrions-nous jamais prétendre à une vie spirituelle quelconque? "Et pourtant" nous disons-nous "cette vie-là m'était

bien apparue comme ce qui pouvait donner son sens, son orientation, son heureuse destinée à ma propre vie. Mais je me vois si imparfait, nul et faible que je doute fortement d'y être appelé. En suis-je vraiment digne? C'est peu probable. Aurai-je la persévérance qu'il faut pour la suivre? C'est des plus douteux. Deviendrai-je vraiment un spirituel, si Dieu me prête vie? C'est bien peu vraisemblable. Et d'ailleurs n'était-ce pas orgueil de ma part de vouloir monter si haut?" Nos moments d'hésitations, de dépression font éclore ces oiseaux sombres. Et ils viennent souvent après une première période euphorique d'intense aspiration vers le haut, pendant laquelle il nous semblait que nous étions enfin en route vers notre but et que nous sentions presque pousser notre auréole... Et voilà que nous retombons lourdement. Le but s'est obscurci, nous sommes saisis par nos vieux désirs, nous avons repris la ligne des errements anciens et réintégré l'ornière de nos intérêts triviaux et terrestres; et l'auréole s'est changée en bonnet d'âne. La tentation d'abandonner nous saisit alors et si nous y succombons, que de retards et de détours inutiles! Mais si nous reprenons courageusement notre effort, cherchant à réinstaller constamment devant les yeux de notre esprit le but auquel tendons malgré les nuages sombres de la dépression, les tiraillements des vieux désirs, la constatation de nos indignités et autres courants traversiers qui tendent à masquer ce but ou à nous en écarter, nous irons bien plus vite. Et si la question de savoir: "sommes-nous appelés ou non?" nous tourmente, il y a une réponse très simple à nous faire: le fait même que nous avons conçu - ne serait-ce qu'un instant - qu'il y avait un but et perçu la direction dans laquelle chercher, voilà la première et la principale des grâces accordées aux débutants que nous sommes.

La chute après le premier envol est naturelle et sans doute nécessaire. Je dirais volontiers qu'elle est la première scène de l'acte I de cette pièce qui va se jouer dans le théâtre de l'âme. Pièce qui se déroulera jusqu'à ce que l'âme ait rempli le grand dessein qui, en Elle, a projeté l'univers.

A quoi ressemble cette pièce? Je ne me sens guère autorisé qu'à parler du premier acte et j'aimerais commencer à la mode ancienne par un apologue. Nous pourrions l'appeler si vous n'y voyez pas d'inconvénient la:

FABLE DU PETIT POISSON ET DU PECHEUR

Au fond d'un fleuve où s'amassait la vase vivait, plus ou moins, heureux, un petit poisson d'entre ses congénères. Bien calé sur ses nageoires il rampait le plus souvent sur le lit du fleuve et trompait sa faim grâce aux vers minuscules et aux crustacées lilliputiens que sa vue très limitée par l'eau limoneuse et la lumière chiche lui permettait d'apercevoir.

Un jour, par chance, peut-être, ou peut-être parce que l'eau était plus reposée et le temps plus beau, un rayon de ce soleil qui nous éclaire tous parvint jusqu'aux profondeurs où il avait ses habitudes. Son cœur en fut tout réjoui, si réjoui qu'il se mit sans y penser à suivre ce

rayon, vers le haut, jusqu'en des eaux qui lui parurent différentes: plus claires, d'autre température, vides des formes familières, animées de courants qu'il ne connaissait pas. Un moment il fut sous le charme; puis il revint à lui-même, tout effaré de ce qui lui arrivait, de son audace, de la nouveauté de ce qu'il éprouvait. Et il redescendit vite vers sa quiète obscurité. Mais à partir de ce jour (était-ce curiosité ou attirance d'autre sorte?) il se mit à poursuivre ces rais de lumière jusque dans la zone inconnue avec laquelle il se familiarisait ainsi peu à peu. C'est ainsi que, dans une de ces explorations, il fut attiré par l'odeur et la saveur vraiment délicieuses d'une chose qu'il rencontra et qu'il chercha à happer. Mais hélas, une secousse le souleva tout-à coup et il lâcha prise.

Or, il revint à ses profondeurs avec la nostalgie de cette chose. Les vermisseaux lui devinrent fades et les plus gras copépodes, insipides. Il languit, il s'isola de ses congénères. De plus en plus souvent, qu'il fût soleil ou qu'il plût des cordes, on le vit monter vers les eaux claires, enragé à trouver cette nourriture suave dont il s'était toqué. Une ou deux fois il parvint à la rencontrer, mais à peine avait-il eu le temps d'y poser les lèvres qu'elle lui était arrachée; aspirée vers le haut par une force incompréhensible.

C'était si fugitif que, redescendu dans sa vase, il se demandait s'il n'avait pas rêvé; si, après tout, cette eau claire et vide, ces courants qui parlaient d'une vie mystérieuse et plus vaste et surtout cette chose qui l'attirait tant, n'étaient pas tout simplement des enfantements de son cerveau malade.

Mais un jour, - entre temps il avait grandi et il était devenu, sans qu'il en eût tout à fait conscience, un gaillard gros comme un poignet - un jour donc il monta, rencontra l'objet de ses rêves, ouvrit une large gueule et s'enferma sur l'hameçon.

Demandons ici aux coeurs sensibles de ne pas se fier aux vaines et cruelles apparences d'une conclusion un peu brusque et voyons en quoi cette fable peut nous aider à mieux comprendre les choses qui adviennent à ceux qui cherchent à entrer dans la vie intérieure, venant "du siècle" comme on disait autrefois, c'est à dire de la vie profane.

En regardant les choses d'une certaine façon, on pourrait dire que cette vie profane est comparable au fond d'un fleuve boueux, en ceci que notre vue, la vue de notre intelligence, y est très limitée. Nous voyons les choses, les événements qui nous arrivent, mais nous ne comprenons pas bien pourquoi ni comment ils nous arrivent ainsi. Nous ne comprenons pas bien leurs causes et encore bien moins les raisons de leurs causes, et nous n'en prévoyons que très rarement les vraies conséquences. En ceci encore que notre sens du bien et du mal est très boiteux et que par conséquent nous allons très

souvent, croyant de bonne foi trouver le bien, vers ce qui se prouvera plus tard des plus funestes.

Nous y trompons notre faim, la faim de notre âme, avec ce qui ne peut la satisfaire. Ainsi nous allons constamment d'un désir à un autre pensant que si le prochain était comblé, le bonheur et la paix que nous cherchons s'ensuivraient. Par exemple nous voulons une maison à nous, et dès que nous en avons joui quelque temps, nous nous disons "Il me faudrait de meilleurs meubles. Ceux que j'ai là ne conviennent pas". Avec le temps, nous achetons les meubles, mais alors nous découvrons que ce serait tellement mieux si nous avions notre maison à la campagne. Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'impuissance de la vieillesse vienne changer le désir en regrets et en gémissements sur le passé enfui, ou que la mort nous prenne. Telle est notre destinée, en trois mots en sans fard, lorsque nous nous limitons à nos appétits et que nous ne développons, que notre côté possessif, tournés que nous sommes vers la vie extérieure, exclusivement.

Cependant il vient une heure où nous prenons conscience de cette limitation abusive de nos possibilités. Peut-être pas dans ces termes mêmes, en nous l'expliquant de cette façon. Peut-être de façon très différente. Mais il nous apparaît que mener une vie aussi bornée ne nous satisfait pas vraiment. C'est comme si la Vérité ce soleil qui nous éclaire tous, nous avait touché d'un de ses rayons. Et nous commençons à monter comme le petit poisson vers des horizons plus clairs, à prendre conscience qu'il y a autre chose dans la vie que satisfaire ses appétits; que cela nous rend plus vivants, plus vastes, que cela comble mieux notre coeur et que cela nous exalte davantage, lorsque nous sommes capables de les sacrifier par exemple à une grande cause, de donner notre temps et nos forces à construire quelque chose d'utile, de grand ou encore à exprimer quelque chose de beau, d'inédit, d'original que nous sentons en nous. De cette façon nous affînons la perception de notre coeur, qui est comme un oeil ouvert dans la profondeur de notre esprit.

Et cet oeil étant ouvert, il vient un jour où nous prenons enfin conscience que nous sommes marqués pour une destinée plus grande encore que cette destinée temporelle et terrestre. C'est alors comme si nous nous trouvions dans ces eaux plus claires, plus légères, plus limpides, mais qui nous paraissent vides: les anciens points de repères ont disparus; nous ne savons pas où nous allons, ni très bien où nous en sommes. Nous ne voyons rien, ne sentons rien de solide à quoi nous appuyer, mais nous percevons des influences qui nous viennent, nous élèvent, nous inspirent, nous éclairent et nous parlent enfin d'une Vie plus vaste en plus libre qui est la nostalgie de notre âme.

C'est en ce lieu que se fait la rencontre avec le Divin, qui vient souvent d'abord comme une impression. Une impression qui parle pour elle-même, qui est elle-même sa propre évidence, et qui nous soulève au-dessus de nos limitations, de nos imperfections.

Quand nous retombons à ce que nous étions avant, nous en sommes tout étourdis. Peut-être avons-nous rêvé et sommes-nous victimes d'une auto-suggestion? Mais alors d'où venait-elle? Le monde nous paraît

insipide, nous perdons notre appétit pour lui et notre tendance est à l'isolement; nous nous cherchons une coquille pour préserver notre nostalgie, y rêver, essayer encore....

Jusqu'au jour où le Pêcheur nous ferre.

Mais ceci est une autre histoire et le commencement d'un tout autre Acte.

On se demandera peut-être, mais où est la grâce et où le libre-arbitre dans ce jeu, dans cette suite d'évènements que nous nous posons à nous-mêmes.

Il peut arriver par exemple que dans le désarroi qui accompagne une grande difficulté, une maladie qui ne se guérit pas, la perte d'un être cher, il se produise en nous un total bouleversement. Nous voyons alors les choses sous un aspect nouveau. Nous nous rendons compte que les secours, le réconfort ne peuvent pas nous venir uniquement du monde extérieur, en lequel jusque là nous avons mis notre entière et un peu puérile confiance. Et nous commençons à chercher dans une autre direction. Et c'est comme une question posée. Ou bien encore un être - même très tôt dans la vie - pourra rencontrer, comme à un détour de son esprit, une interrogation étrange qu'il mesure aussitôt et qu'il juge inexplicablement essentielle et vitale pour lui; par exemple: "Je perçois seulement deux choses et je ne vois que ces deux choses, où que je regarde, le monde et moi, moi et le monde. Or, le monde est perçu par moi. Mais d'où, de quel Oeil est-ce que moi-et-le monde sont perçus?" Et à Qui, à quelle Entité, à quelle Personne cet Oeil appartient-il? Car cet être-là sait bien que s'il résolvait cette énigme, il aurait résolu la totalité des autres, passées et à venir.

Où bien se pose à nous dans des circonstances diverses de notre vie, mais de façon insistante, telle ou telle de ces questions: "Suis-je là pour assouvir mes désirs? Mais j'en ai tant qu'il me faudrait quarante vies pour les assouvir tous. Quel est alors mon désir le plus profond, le plus vrai?" et: "quel est le sens de ma vie?" et: "cette conscience dont je n'ai aucun souvenir, aucune preuve qu'elle ait ou non commencé avant ma naissance mourra-t-elle avec le corps?" et: "Est-il vrai qu'on peut atteindre Dieu en ce monde?"

Toutes ces questions auxquelles ni étude, ni philosophie, ni religion, ni autrui, ni rien ne pourra et n'a jamais pu donner de réponse qui vous satisfasse - rien, sinon vous-même, à qui s'est posée la question, et la vie qui vous entoure.

C'est bien pourquoi personne n'a le droit de poser délibérément de telles questions à un autre, sous prétexte de l'éveiller. Personne d'ailleurs ne le peut. Mais s'il vous en vient une, elle ne peut surgir que du fond de l'être. Et comme la même découverte et avec cette force inexorable qui, au ventre décelui qui est perdu dans le désert fait tout-à coup apparaître et s'installer la cramp terrible de la soif.

Mais il peut arriver aussi qu'au hasard d'une rencontre ou d'une lecture ou pour toute autre raison nous ayons comme un sursaut

qui réveille en nous une voix qui vient du fond de nous-mêmes: "Voilà, -crie-t-elle- c'est cela, c'est bien cela que j'ai toujours cherché!" Et cela aussi c'est la grâce.

La part du libre arbitre est la façon dont nous réagissons devant cette situation nouvelle produite en nous par l'irruption de la grâce. Elle est dans la volonté, la persévérance, l'obstination que nous mettons dans notre quête, soit pour résoudre la question qui nous tourmente, soit pour suivre le chemin qui s'ouvre à nous une fois que nous avons compris que désormais nous avons trouvé notre but.

Une attitude par trop quiétiste qui nous ferait par exemple nous dire: "J'ai confiance en Dieu. Il fera tout. Moi, chétif je ne suis capable de rien. Je laisse donc faire la grâce et ne m'occuperai de rien." serait à ce stade, prématuré et produirait des résultats néfastes.

Nous nous élevons, et puis nous retombons en gémissant, et ceci un nombre incommensurable de fois, malgré les efforts que nous avons l'impression de faire pour en sortir. Cela fait partie du jeu. Dans ce jeu, le petit poisson que nous sommes grandit sans s'en rendre compte. Il n'y a pas de miroir en effet, auquel nous puissions demander si nous nous transformons, si nous grandissons. Et il n'y a qu'un signe qui permette de s'en rendre compte et c'est la faim et la soif. Si l'appétit pour ce que nous cherchons augmente, c'est le signe de croissance.

COMPTE-RENDU DE LIVRES

Elisabeth de Jong - Keesing: "Inayat Khan, a Biography".

Kismet - Dorothea Stam : "Rays".

Tous deux publiés par:
East-West Publication Fonds B.V. The Hague.(1)
(in association with:Luzac & Co Ltd.Londen) .-

La vie et la personnalité de Hazrat Inayat sont peu connues même de ceux qui apprécient aujourd'hui son oeuvre.

Deux ouvrages en langue anglaise viennent de paraître à un an d'intervalle, qui tentent de combler cette lacune.

L'ouvrage de Mme de Jong - Keesing apparaît comme un essai honnête, consciencieux, documenté, qui nous fait comprendre de l'extérieur, pour ainsi dire, à travers les luttes et les difficultés quotidiennes d'Inayat et de sa famille, à travers la lente croissance du noyau de disciples qu'il réunit autour de lui, et à travers ses voyages incessants, un peu de la grandeur de cette personnalité qui soutint jusqu'au bout un labeur écrasant pour le seul bien d'autrui, pour la seule gloire de Dieu et de la Vérité.

Melle. Stam fut la secrétaire et l'une des plus proches collaboratrices d'Inayat Khan. Il la prit avec lui dans son dernier voyage aux Indes et elle fut près de lui jusqu'à ses derniers instants. Ce qu'elle nous livre ici est beaucoup plus qu'un album de souvenirs. C'est plutôt, comme le suggère le titre: "Rays", "Rayons", quelques aspects de sa personnalité rayonnante, vus à travers des anecdotes très simples, mais significatives. Et si l'on voulait comparer "Rays" à un autre ouvrage, ce serait sans doute au " Gospel of Ramakrishna" de M. Car dans l'un comme dans l'autre, on peut saisir quelque chose de la présence sacrée du Maître. Mais l'un comme l'autre partagent la même restriction: l'on n'aimerait pas les voir tomber entre des mains sans piété.

Remercions donc Mme de Jong-Keesing et Kismet Stam qui nous donnent là deux ouvrages complémentaires et qui nous manquaient. Et souhaitons ardemment qu'une édition française vienne, quelque jour, chez nous aussi, combler cette lacune.

M.G.

(1) Adresse: Postbus 1936 Rotterdam

LA VOIE DE L'INITIATION ET L'ETAT DE DISCIPLE

Chapitre III

Ce qui est nécessaire sur la voie.

L'initiation nécessite du courage et une disposition à l'avancement spirituel, bien que cela puisse ne pas être la façon de vivre qui soit indiquée pour chacun. Aussi le premier devoir d'un mureed est-il de ne pas se laisser ébranler dans sa foi par quelqu'influence antagoniste ou par ce qui pourrait être dit contre la voie qu'il a prise. Il ne doit pas se permettre d'être découragé par qui que ce soit. Le mureed doit être si ferme dans sa voie que, si le monde entier lui disait que c'est une voie mauvaise il puisse assurer, lui, que cette voie est la bonne. Et si quelqu'un lui disait que cela va lui prendre un millier d'années et peut-être plus encore, le mureed doit être capable de répondre que, même si cela lui prenait un millier d'années, il aurait quand même la patience de suivre cette voie. Comme il est dit en Perse: ceci est l'oeuvre de "Baz", le voyageur des cieux.

Dans cette voie mystique, le courage, la constance et la patience sont ce qu'il y a de plus nécessaire, mais aussi la confiance dans le maître des mains duquel on a reçu l'initiation, et la compréhension de ce qui vous est présenté comme étant l'état de disciple. En Orient, où depuis des millénaires la voie de relation maître-disciple a été admise, ces choses sont considérées comme les plus importantes et doivent être reçues de la main du maître. Combien peu d'êtres connaissent la confiance! Ce qui est nécessaire, ce n'est pas d'avoir confiance dans autrui, même dans le maître, mais en soi-même et on n'est pas capable d'avoir une entière confiance en soi-même quand on n'a pas appris de la vie comment on peut avoir confiance dans un autre. Certains diront: "Mais si nous avons fait confiance et que cette confiance se soit trouvée mal placée, ne serons-nous pas déçus?" On répondra que nous devons faire confiance pour l'amour de la confiance et non dans le désir d'un retour à soi, dans le but de voir quel en sera le bénéfice pour nous. La confiance totale est la plus grande force qui soit au monde. Le manque de confiance est une faiblesse. Même si nous avons perdu quelque chose par excès de confiance, notre pouvoir sera plus grand que si nous avions obtenu un succès sans avoir développé notre confiance.

La patience est très nécessaire sur la voie. Après mon initiation dans l'Ordre des Soufis, j'ai passé six mois dans la présence continuelle de mon Murshid avant qu'il m'ait dit un mot sur le Soufisme; une fois ce moment arrivé, dès que j'eus sorti mon carnet de notes, il aborda un autre sujet; c'é-

tait fini! Une phrase après six mois! Quelqu'un penserait que c'est long, six mois assis devant son maître sans qu'il vous dise rien; mais il ne s'agit pas de mots mais de quelque chose d'autre. Si les mots étaient suffisants, il existe des bibliothèques pleines de livres de sciences occultes et de métaphysique. C'est la vie elle-même, c'est la manière de la vivre qui est importante. Celui qui vit la vie d'initiation ne vit pas seulement lui-même, mais en plus il rend vivants ceux qui entrent en contact avec lui. Si l'on est initié dans l'Ordre Soufi, ce n'est donc pas seulement pour étudier mais pour comprendre et réaliser ce que signifie la véritable relation de maître à disciple.

En ce qui concerne la discipline, celui qui n'a pas le sens de la discipline est dépourvu du pouvoir de se contrôler lui-même. C'est la discipline qui enseigne l'idéal et l'idéal est une discipline personnelle. C'est le soldat discipliné qui peut devenir un bon capitaine. Dans les temps anciens, les rois avaient l'habitude d'envoyer les princes servir comme soldats pour qu'ils apprennent ce que signifie la discipline. La voie de l'initiation est un entraînement de l'égo et c'est la discipline personnelle qu'on apprend lorsque l'on est disciple.

On peut se demander ce que l'on doit penser de la voie de l'initiation: quel doit être notre but? Que devons-nous en attendre? Devons-nous nous attendre à acquérir la bonté? à y gagner une bonne santé? A être doué de magnétisme, d'un certain pouvoir? ou devons-nous espérer un développement de notre psychisme ou l'obtention d'un don de voyance? - Nous ne devons chercher rien de cela, bien qu'à la longue, ces choses se cultiveront en nous tout naturellement, nous ne devons pas lutter pour les obtenir.

Supposez qu'un être parvienne à développer en lui un certain pouvoir et qu'il ne sache pas comment l'utiliser, le résultat sera désastreux. Supposez qu'il développe ainsi son magnétisme et que par ce pouvoir il attire tout à lui, le bon et le mauvais tout ensemble; alors il lui sera difficile de se débarrasser de ce qu'il aura attiré à lui par son pouvoir. On peut supposer aussi un être devenu très bon, si bon que chacun lui semblera mauvais, il sera trop bon pour vivre dans ce monde et de cette manière, deviendra un fardeau pour lui-même. Ces choses ne doivent pas être recherchées par l'intermédiaire de l'initiation. Le but est de trouver Dieu à l'intérieur de nous-mêmes, de creuser profond en nous-mêmes, de façon que nous puissions atteindre l'unité du Seul Etre. C'est vers cette fin que nous travaillons par le pouvoir de l'initiation, en vue de découvrir tout le pouvoir d'inspiration et de bénédiction que contient notre vie dans sa profondeur

intérieure.

Car deux choses sont nécessaires: faire régulièrement les exercices qui nous sont donnés et les faire en y mettant tout son coeur et toute son âme; et ensuite accueillir les écrits qui nous sont donnés. les lire, non pas superficiellement mais en approfondissant chaque mot. Plus nous y attachons notre pensée, plus il se produira une ouverture de notre coeur. Lire est une chose, contempler en est une autre. Les leçons doivent être méditées; on ne doit pas absorber tels quels le plus simple mot ou la plus simple phrase. Pensez aux Hindous, aux Chinois, aux Parsis qui pendant des millénaires ont médité sur les mêmes textes qu'ils considéraient comme sacrés et n' en étaient cependant jamais las.

L'initiation est une confiance sacrée, une confiance accordée par le murshid à son mureed et une confiance accordée par le mureed au murshid. Aucun mur ne doit plus exister à partir de cette initiation: car s'il persistait un mur, l'initiation ne pourrait plus être une initiation. Et quand le mur entre le mureed et le murshid est abattu, alors l'étape suivante consistera à abattre le mur entre Dieu et Son adorateur. En outre, l'ordre Soufi étant un ordre mystique, il y a certaines pensées et considérations qui doivent être observées. La première est que si un secret nous est confié, il doit être gardé comme la confiance la plus sacrée. On doit aussi accepter tout l'enseignement qui nous est donné: que ce soit un remède amer ou suave, le patient devra le prendre. Il y a un temps pour tout et l'illumination aussi a son temps. Mais le progrès le progrès réel, dépend de la patience de l'élève, jointe à son désir ardent d'aller de l'avant.

La voie de l'initiation est également une voie d'épreuves; épreuves venant de l'initiateur, épreuves venant de Dieu, épreuves venant de soi-même et épreuves venant du monde; traverser ces épreuves est le signe du progrès réel pour le mureed, tandis que celui qui n'assume pas ces épreuves perd son temps.

L'Ordre (et cela peut se voir dans le mot "ordre" lui-même) signifie qu'il y a une certaine hiérarchie formelle d'initiateurs et de Pir-o-Murshid, et qu'on doit avoir de la considération pour eux et les respecter comme des êtres qui sont allés plus loin dans cette direction choisie. Cette loi n'est en aucune façon différente de la loi de la nature et de la vie: quand un enfant qui a eu une attitude irrespectueuse envers ses parents devient lui-même père ou mère, il découvrira la même attitude chez ses propres enfants. Le soldat qui n'observe pas la discipline imposée par son capitaine ou son colonel subira la même expérience quand plus tard il aura at-

teint le grade de capitaine ou de colonel. Mais la question est de savoir s'il parviendra jamais à ce grade sans avoir considéré et observé ce qui aurait dû être observé, car ceux qui ont progressé dans quelque voie que ce soit: musique, poésie, pensée, philosophie, l'ont toujours fait d'une manière humble, ayant à chaque pas de la considération pour ceux qui sont allés plus loin.

Il y a trois stades que l'élève, le mureed qui empreinte la voie spirituelle doit franchir. Le premier de ces stades est celui de la réceptivité, qui consiste à accueillir tout ce qui vous est donné sans se dire: "J'accepte cet enseignement, mais celui-là je ne l'accepterai pas". Le stade suivant est le stade où l'on assimile les enseignements et le troisième stade est celui où on les fixe dans son esprit et où on laisse l'esprit découvrir la raison des choses; mais cela vient après l'assimilation. Ainsi, celui qui observe ces trois stades et les traverse attentivement avec confiance: le stade de la réceptivité, celui de l'assimilation et celui de la réflexion, ce mureed-là sera celui qui obtiendra d'heureux résultats dans cette voie.

Gérant de la Pensée Soufie:
Dr. Michel Guillaume
27 rue Victor Diederich
92 150 Suresnes
(CCP 173800 Paris)